Traduction du microcontexte typographique : la contrainte du tiret dans la poésie de Lucian Blaga

Carmen-Ecaterina CIOBÂCĂ

Université « Alexandru Ioan Cuza », Iași Roumanie

Résumé:

Notre étude porte sur la contrainte du tiret en tant que marque de l'idiostyle. La typographie a fait rarement l'objet de l'analyse traductologique; pourtant, elle constitue une composante non négligeable de la signifiance. Dans la poésie de Blaga, le tiret a une fonction créative, expressive ou décorative. En ce sens, les traducteurs ont adopté des stratégies hétérogènes: la suppression du tiret, parfois par l'adoption d'une ponctuation « appropriée », le changement de fonction ou l'ajout de tirets, qui mène parfois à une (ré)écriture personnelle. Nous plaidons pour une transcription fidèle de ce graphème, afin de préserver la signifiance.

Mots-clés : traduction de la poésie, rythme typographique, idiostyle, signifiance, tiret, contrainte.

Abstract:

Our paper focuses on the constraint represented by the dash, an expression of a poet's personal style. Typography has rarely been subject to translation analysis; yet, it constitutes an important component of the significance. In case of Blaga's poetry, the dash acquires a creative, expressive or ornamental function. In that sense, translators have adopted various strategies: deleting dashes, sometimes through the use of "appropriate" punctuation, changing the function of this grapheme or adding dashes, which sometimes leads to a personal (re)writing of the original poem. We demonstrate that a faithful transcription of dashes preserves the significance of the poem.

Keywords: poetry translation, typographical rhythm, idiostyle, significance, dash, constraint.

1. Pour une analyse du rythme typographique en traductologie

La question de la traductibilité de la poésie a fait couler beaucoup d'encre dans le domaine de la théorie et de la critique de la traduction. À une première vue, la poésie ne serait pas transposable, à cause de la prétendue intraduisibilité du signifiant poétique. Pourtant, la poésie est bel et bien traduite et le fait que l'on retrouve sur le marché des recueils de poèmes qui ne sont pas dans la langue d'origine (en version bilingue ou non) prouve, encore une fois, que l'intraduisible n'est qu'un postulat apriorique en traductologie, comblé d'une façon ou d'une autre au niveau de la pratique traductive.

L'intérêt de notre travail est d'analyser le rôle joué dans la traduction de la poésie par une composante inédite du signifiant poétique, à savoir la composante visuelle, typographique, qui, selon nous, a été souvent négligée par la théorie de la traduction. Il convient de préciser dès le début que, dans notre démarche, nous n'envisageons pas de séparer de manière nette le signifiant et le signifié poétique, mais de nous pencher sur un cas particulier d'écart apparent que l'on peut retrouver au niveau de la composante visuelle du signifiant (l'emploi du tiret dans la poésie du poète roumain Lucian Blaga) pour montrer son rôle dans la récupération de la signifiance et de l'idiostyle.

Nous avons énoncé deux concepts fondamentaux sur lesquels s'appuie notre analyse : la signifiance et l'idiostyle du poète. En ce qui suit, nous utiliserons le concept de signifiance du poème tel qu'il a été théorisé par Michael Riffaterre : « le trait qui caractérise le poème, c'est son unité ; unité à la fois formelle et sémantique. [...] Cette unité formelle et sémantique, qui contient tous les indices d'obliquité, je l'appellerai dorénavant la signifiance. [...] Du point de vue du sens, le texte est une succession linéaire d'unités d'information ; du point de vue de la signifiance, le texte est un tout sémantique unifié. » [C'est nous qui soulignons] (1983, 13) En ce qui concerne l'idiostyle, concept qui nous appartient, il peut être défini comme la totalité des marques stylistiques propres à un auteur qui, selon nous, doivent transparaître, d'une façon ou d'une autre, dans la traduction.

Pour revenir à la problématique du signifiant poétique, le soidisant postulat de l'intraduisibilité de la poésie se fonde assez souvent sur la composante phonique du genre, qui serait « intransportable » dans une autre langue. Que la traduction de la poésie ait des limites, cela est indéniable, fait montré d'ailleurs par les deux tendances qui ont marqué la crise de la traduction de la poésie en France dans les années 60-70, à savoir la traduction de la poésie par la prose et la francisation de la poésie en traduction. La première tendance s'est proposé de favoriser le sens, plutôt que la forme :

Le traducteur de poésie est toujours pris en tenaille entre la nécessité de répondre aux goûts du public et de lui plaire, et celle de lui ouvrir des horizons poétiques nouveaux. S'ajoute ensuite un autre dilemme, qui le recoupe en plusieurs points : *faut-il rendre les vers par le vers ou le vers par la prose* ? [C'est nous qui soulignons] (Albrecht 2004, 27)

Une telle pratique a suscité des critiques ferventes de la part des poètes et des traductologues : « Traduite en prose, même en belle prose (ce qui est rare), la poésie se fane et meurt ; les poètes l'ont toujours déploré. » (Etkind 1982, XVIII). La seconde pratique, à savoir la francisation, est plutôt analogue aux Belles Infidèles, se manifestant comme une tentative de faciliter la tâche du lecteur par l'emploi de tournures spécifiques au français. À nouveau, cette pratique a scandalisé les traductologues, surtout les sourciers (Berman considère que cette édulcoration ethnocentrique prive le lecteur de l'étrangeté de la langue d'autrui (1995, 17)).

Pourtant, comme on peut l'observer, le débat a toujours porté sur la traduction ou la non-traduction de la forme sonore (rime, rythme, mesure, sonorités), qui était considérée comme une contrainte importante pour l'acte traductif. Peu d'analyses ont eu comme sujet la composante visuelle du signifiant, qui comporte, selon nous, la typographie proprement dite (mise en page, découpage des strophes et des vers, particularités graphiques, ponctuation), d'un côté et l'espace blanc, la poétique du non-dit, l'indicible, de l'autre côté (l'espace blanc est d'ailleurs un thème cher au poète roumain dont la poésie fait l'objet de notre analyse). Nous considérons que la composante visuelle du signifiant poétique ne doit pas être occultée en traduction, parce qu'elle se constitue comme une marque de l'idiostyle.

Nous définissons, donc, le rythme typographique comme la disposition typographique du discours poétique ou, en d'autres mots, « l'ensemble des effets qui tiennent essentiellement au visuel ». (Meschonnic 1979, 46) L'ensemble des éléments visuels qui créent l'effet poétique deviennent des métasignes au niveau du discours poétique et facilitent une lecture verticale. Un exemple est représenté par le poème *Arbres* de Jacques Prévert, que nous reproduisons cidessous:

arbres
chevaux sauvages et sages
à la crinière verte
au grand galop discret
dans le vent vous piaffez
debout dans le soleil vous dormez
et rêvez (Prévert 1976, 14)

On a affaire à un poème graphique, qui met en question les habitudes de lecture imposées par les conventions typographiques. Le poème émerveille par sa mise en page, qui laisse parler l'espace blanc, mais aussi par le manque de ponctuation et l'absence de majuscules au début de chaque vers. Apparemment, il s'agirait d'une violation des normes typographiques; pourtant, cet écart des normes classiques crée la poéticité. On dit souvent que la poésie doit être lue, récitée, chantée ; cependant, il faut reconnaître qu'un tel poème perdrait quelque chose de sa signifiance si on l'écoutait seulement, sans en examiner la forme visuelle. Graphiquement, la poésie moderne arrive à se construire ellemême.

Confronté à une telle poésie, le traducteur, ce « lecteur avisé », se sentira désarmé, accablé, voire même trahi devant un jeu typographique tellement imprévisible et inouï. Face à un tel défi, le traducteur devra établir une stratégie cohérente de traduction et décider de préserver ces marques typographiques dans la traduction ou bien de les adapter en fonction des contraintes existantes dans la langue cible, afin de ne pas choquer le lectorat. Voilà un point de vue que nous essayons de présenter dans ce qui suit.

Le rythme typographique comporte, selon nous, trois composantes essentielles que le traducteur ne doit pas négliger :

- Le macrocontexte typographique (la mise en page, le découpage des strophes et des vers);
- Le microcontexte typographique (les particularités graphiques, la ponctuation);
- Le non-dit, le hiatus.

Surtout dans le cas de la poésie moderne, l'architecture de la page est censée accroître la signifiance du poème : soit elle anticipe un état d'esprit, soit elle se constitue comme un « prolongement » du texte, voire même comme une contestation du message poétique (voir, en ce sens, le poème *La cravate et la montre* d'Apollinaire). La disposition graphique contribue également à augmenter la musicalité du poème, obligeant le lecteur à une double saisie : celle du rythme typographique et celle du sens.

2. Le tiret – comme marque stylistique chez Lucian Blaga

Nous avons choisi comme corpus la poésie de Lucian Blaga et quelques versions en français (qui appartiennent à Veturia Drăgănescu-Vericeanu, Paul Miclău, Sanda Stolojan, Ioan et Ștefana Pop-Curșeu, Paula Romanescu, Philippe Loubière, Jean Poncet), particulièrement parce qu'il s'agit d'une poésie qui annonce le postmodernisme et qui se fait remarquer par des traits typographiques inédits. Ceux-ci peuvent facilement passer inobservables en cas d'une analyse ou d'une traduction superficielle.

Pour ce qui est du micro-contexte, les poèmes de Blaga comportent une ponctuation régulière, qui respecte, en général, les normes de la langue roumaine littéraire. Le discours poétique, surtout dans les premiers recueils, d'inspiration expressionniste, montre une oralité prononcée : le monologue lyrique est parsemé de questions, parfois rhétoriques, et d'exclamations. Une autre particularité typographique de l'idiostyle de Blaga qui a attiré notre attention est la présence de structures intercalées, introduites à l'aide de virgules, de tirets, voire même de parenthèses et de citations précédées de deux points, avec ou sans guillemets. Tous ces traits contribuent à mettre en évidence la voix du texte poétique.

Un graphème largement utilisé par le poète est le tiret, qui connaît un emploi inédit par rapport aux normes de ponctuation roumaines ou françaises. En roumain, le tiret est une espèce de séparateur plus fort qu'une virgule, ou encore une mise en suspens de la suite logique du discours, quelque peu analogique aux points de suspension (pourtant, Blaga préfère le plus souvent le tiret, et trop rarement les points de suspension — qui n'existent presque pas dans son œuvre poétique). L'emploi des tirets est préféré pour introduire une incise, que l'on veut séparer du contexte pour la mettre en valeur. On découvre aussi des tolérances en ce qui concerne l'usage du tiret : par exemple, on peut le rencontrer seul, pour séparer nettement un groupe. Dans ce cas, il représente « une sorte de changement d'allure dans le débit de la parole » (Loubière 2002, 50), qui correspondrait, dans le cas du discours poétique, à une modulation de la voix du texte.

L'analyse du corpus nous a montré que le tiret connaît une présence généralisée dans la poésie de Blaga: il s'agirait, à notre connaissance, d'un trait typographique et stylistique unique dans la poésie roumaine. Grâce au hiatus qu'il insère, au niveau graphique mai aussi auditif, le tiret annonce l'espace blanc, le non-dit, l'implicite de la poésie postmoderne. Selon Alexandra Indries (1975, 138), le tiret est lié également à la conception philosophique de Blaga sur le mystère, facilitant le passage de la métaphore « plasticisante » à la métaphore révélatrice et invitant à une lecture participative.

Analysant le rôle du tiret dans poésie de Blaga, Alexandra Indrieş remarque que ce graphème a, premièrement, *une fonction créative*, contribuant à la construction de figures inédites. Dans ce qui suit, nous fournirons en tant qu'exemple la traduction offerte par Paul Miclău, qui s'avère être, généralement, fidèle dans la transcription du tiret :

Création de	[] cum voi învinge	[] comment saurais-je vaincre le
comparaisons	timpul pus –	temps
	vai, ca un scut de aur	posé – hélas, comme un bouclier
	între noi –	d'or entre nous –
	tu răsărit și eu apus? (În	toi le levant et moi le ponant ? (Dans
	jocul vârstelor) (Blaga	le jeu des âges) (Miclău 1978, 493)
	2010, 361)	
	Ca lacrimi – mugurii l-au	Comme des larmes – les bourgeons
	podidit.	l'ont inondé.

	Soare, soare, de ce l-ai trezit? (<i>Trezire</i>) (Blaga	Pourquoi, ô soleil, l'as-tu réveillé? (<i>Réveil</i>) (Miclău 1978, 411)	
	2010, 201)		
Création des	Făpturi, care-ați fost, unde	Êtres, qui avez été, vous êtes dans	
métaphores	vă țineți?	quels lieux ?	
(révélatrices)	Nu le călca soră <i>luminile</i> –	Sœur ne marche pas sur leurs	
et de	dedițeii vineți.	lumières – anémones bleuâtres.	
structures	(Echinocțiu) (Blaga 2010,	(Équinoxe) (Miclău 1978, 325)	
métaphoriques	140)		
	Totul e-n așteptare. Totul – albastră văpaie. (Mânzul) (Blaga 2010, 238)	Tout est en attente. <i>Tout – bleu rayon ardent.</i> (<i>Le poulain</i>) (Miclău 1978, 437)	
	Mumele sfintele –	Les mères saintes –	
	luminile mii,	milliers de lueurs	
	mume sub glii	mères des profondeurs	
	îți iau în primire cuvintele.	accueillent tes paroles. (Épitaphe)	
	(<i>Epitaf</i>) (Blaga 2010, 254)	(Miclău 1978, 449)	

Lorsque le tiret marque, dans la poésie de Blaga, un changement de tonalité ou, en d'autres mots, une modulation de la voix du texte, il acquiert *une fonction expressive* :

Eu stau pe țărm și – <i>sufletul mi-e dus de-</i> <i>acasă. (La mare)</i> (Blaga 2010, 26)	Moi, je reste au bord de l'eau et — mon âme est absente. (À la mer) (Miclău 1978, 143)
Numai marginea subțire-a lunii	Seul le mince contour de la lune
ar mai fi așa de rece	serait aussi froid
– de-aş putea să i-o sărut –	– si je pouvais y déposer un baiser –
ca buza ta. (Înfrigurare) (Blaga 2010, 63)	que ta lèvre. (Fièvre) (Poncet 1996, 62)

On observe, dans les exemples ci-dessus, que le tiret facilite un passage inattendu dans le discours poétique : du plan iconique, du paysage extérieur, on se déplace vers l'état d'esprit du moi lyrique.

Le tiret à fonction expressive est utilisé également par Blaga pour séparer dans le discours des structures interrogatives, exclamatives ou appellatives, afin de souligner l'intensité de l'émotion, surtout dans les poèmes à inspiration expressionniste. Il s'agit, à nouveau, d'une modulation de la voix du texte :

Structures	Dar unde-a pierit orbitoarea	Mais où disparut l'aveuglante
interrogatives	lumină de-atunci – <i>cine știe?</i>	lumière d'alors – qui sait? (La
	(Lumina) (Blaga 2010, 20)	lumière) (Miclău 1978, 127)
	Dar munții – <i>unde-s</i> ? Munții,	Et les montagnes – où sont-elles ?
	pe cari să-i mut din cale cu	Les montagnes
	credința mea ? (Dar munții –	que ma foi pourrait déplacer de sa
	unde-s ?) (Blaga 2010, 32)	voie? (Et les montagnes – où
		sont-elles ?) (Miclău 1978, 155)
	Se desface – care poartă?	Se défait – <i>quel portail?</i>
	Se deschide – care ușă? []	S'ouvre – quelle porte ? []

		1 1 1 1 1 1	
	îmi taie drumul – care	quel ami – coupe mon chemin?	
	prieten?	Quel ennemi – coupe mon pas?	
	Īmi taie pasul – <i>ce vrājmaş?</i>	(Couchant) (Miclău 1978, 337)	
	(Asfințit) (Blaga 2010, 145)		
	[] cuvântul unde-i – ca un	[] où se trouve la parole	
	nimb	qui t'immortalise comme une	
	Să te ridice peste timp?	auréole ? (Combustion) (Miclău	
	(Ardere) (Blaga 2010, 248)	1978, 445)	
	A cunoaște – <i>ce înseamnă?</i>	Connaître – qu'est-ce que c'est ?	
	A iubi – de ce ți-e teamă	Aimer – qu'est-ce que tu crains	
	printre flori și-n mare iarbă?	parmi les fleurs et le foin?	
	(Primăvară) (Blaga 2010,	(<i>Printemps</i>) (Miclău 1978, 525)	
	391)		
Structures	Nu-i văd,	Je ne les vois pas,	
exclamatives	îi vreau, îi strig și – nu-s! (Dar	je les désire, les appelle et – <i>elles</i>	
	munții – unde-s?) (Blaga	ne sont nulle part! (Et les	
	2010, 32)	montagnes – où sont-elles?)	
	, , ,	(Miclău 1978, 155)	
Structures	Lumina, ce-o simt năvălindu-	La lumière que je sens envahir	
appellatives	mi	ma poitrine en te voyant $-\hat{o}$ ma	
11	În piept când te văd –	merveille []. (La lumière)	
	minunato []. (Lumina)	(Poncet 1996, 32)	
	(Blaga 2010, 20)	() () ()	
	O, cine știe – <i>suflete</i> -n ce	Qui sait – ô mon âme, dans quel	
	piept îți vei cânta []	cœur[]	
	dorul sugrumat []? (<i>Liniște</i>)	tu joueras [] ton feu étranglé	
	(Blaga 2010, 28)	[] ? (Silence) (Miclău 1978, 149)	
	Ființă tu – găsi-voi cândva	<i>Ô</i> être – pourrais-je jamais	
	cuvenitul	trouver	
	sunet de-argint, de foc, și ritul	le rite, le son incandescent,	
	unei rostiri egale	argenté	
	în veci arderii tale? (<i>Ardere</i>)	d'une pure expression	
	(Blaga 2010, 248)	égale à ton éternelle combustion ?	
	\	(Combustion) (Miclău 1978, 445)	
	<u> </u>	(20.1104011011) (1.1101111 19/0, 440)	

Pourtant, le plus souvent, le lecteur ne valorise pas la typographie du texte et l'emploi de ce graphème a une fonction purement *décorative* ou *ornementale*. Dans les exemples ci-dessous, le tiret sert à séparer un élément dans le discours, afin d'instaurer un hiatus, nécessaire à la création du rythme intérieur. Nous accompagnons les textes source et cible de notre interprétation :

Sujet	Luna – s-a coborât	La lune – posée sur une	le tiret marque un
	pe-o biblie	bible	moment d'hésitation ou
	și de pe file	et du livre grand ouvert	de perplexité; il ajoute
	privește înapoi la	elle observe son visage dans	une note solennelle,
	chipul ei spre cer.	le ciel. (Au monastère)	surprenante, imprévue ; il
	(La mânăstire)	(Poncet 1996, 74)	s'agit d'un procédé
	(Blaga 2010, 75)		rhétorique
Verbe	E primăvară și	C'est le printemps et les	le tiret crée un moment de
	pietrele – <i>stau</i> .	pierres – restent.	suspens, afin de souligner
	(Judecată în	(Jugement au Champ de la	l'aspect duratif du verbe

	Câmpul Frumoasei) (Blaga 2010, 351)	<i>Belle</i>) (Miclău 1978, 489)	
Épithète	Să nu se simtă Dumnezeu în mine un rob în temniță – încătușat. (Vreau să joc!) (Blaga 2010, 21)	Pour que Die ne se sente plus en moi un esclave dans une prison — enchaîné. (Je veux danser!) (Miclău 1978, 131)	il s'agirait d'une « épithète révélatrice » ; le tiret met davantage en valeur son caractère inédit, « révélateur », en d'autres mots, la qualité de l'objet poétique
Construct ions absolues	Ca să-l aud mai bine mi-am lipit de glii urechea — îndoielnic și supus []. (Pământul) (Blaga 2010, 22)	Afin de mieux l'entendre j'ai posé mon oreille sur l'herbe – incertain et soumis [] (La terre) (Miclău 1978, 133)	le tiret met en valeur un mouvement intérieur ou extérieur du moi lyrique qui appartient au registre pathétique
COD	Trântit în iarbă rup cu dinții gândind aiurea — mugurii unui vlăstar primăvăratic. (Mugurii) (Blaga 2010, 24)	Allongé dans l'herbe, rêveur - je mords les bourgeons dans une branche du printemps. (Les bourgeons) (Miclău 1978, 139)	l'attention du lecteur est attirée par le sémantisme des syntagmes détachés ; le tiret valorise la passivité du complément d'objet direct
CCL	La orizont – departe – fulgere fără de glas zvâcnesc din când în când. (Vară) (Blaga 2010, 67)	À l'horizon — <i>au loin</i> — des éclairs muets palpitent de temps en temps []. (Été) (Miclău 1978, 211)	le tiret contribue à construire un décor imaginaire (ou, selon Alexandra Indrieş, un « seuil lyrique » (1975, 163)). À noter également
CCM	Cu gând ducăuş — mângâi părul pământului. (La cumpăna apelor) (Blaga 2010, 182) Şi poezia este — aşa. (Poezia) (Blaga 2010, 445)	Pensées folâtres – je caresse les cheveux de la terre. (Au partage des eaux) (Poncet 1996, 142) La poésie est – ainsi. (La poésie) (Miclău 1978, 557)	la présence de l'adverbe inédit « ducăuş » (récupéré en traduction par l'adjectif « folâtre » ; littéralement : « qui invite à s'en aller »), création personnelle de Blaga.

Si le tiret acquiert une fonction créative lorsqu'il facilite la production des figures et une fonction expressive lorsqu'il introduit une modulation de la voix du texte, la présence généralisée du tiret dans la poétique de Blaga ne peut pas trouver une justification unanime. Nous avons observé que, dans de nombreuses situations, le poète aurait pu le remplacer par des points de suspension ou par une simple virgule : pourtant, l'emploi de la virgule est parfois inconsistant, tandis que les points de suspension sont quasiment inexistants dans cette poésie. C'est pour cette raison que, la plupart du temps, le tiret a une fonction purement décorative (liée, selon Alexandra Indrieş, à la conception de Blaga sur ce qu'il appelle « l'espace mioritique » (de « La Mioritza », la ballade roumaine la plus emblématique), un espace ondulatoire (1975, 143)). Le poète décide de rompre, périodiquement, la monotonie du

corps typographique par l'emploi de ce graphème à fonction ornementale. Une autre possible explication pour l'emploi généralisé du tiret dans la poésie de Blaga est donnée, comme nous l'avons déjà souligné, par l'influence expressionniste que sa poésie a subie. Pour les expressionnistes, le tiret était l'équivalent d'une pause prolongée (Indrieş 1975, 143). Blaga même affirmait dans l'un de ses recueils d'aphorismes : « Il y a une poésie qui doit être lue *rarement, avec des pauses*, comme si on la déchiffrait, comme si elle était écrite à l'aide d'hiéroglyphes ou de caractères dont l'emploi ne nous est pas encore devenu familier. »¹ [Notre traduction. C'est nous qui soulignons] (Blaga 1945, 51). Notre postulat est donc que le tiret, en tant que marque de l'idiostyle du poète, devrait transparaître, d'une façon ou d'une autre, dans la traduction.

3. Le tiret chez Blaga et sa traduction

Les traducteurs des poèmes de Blaga ont agi différemment par rapport au tiret du texte source. Comme nous avons montré ci-dessus, Paul Miclău a été, généralement, fidèle à l'idiostyle du poète, en transcrivant systématiquement ce graphème dans le texte-traduction. Par contre, d'autres traducteurs ont manifesté des tendances discordantes : les uns ont supprimé le tiret, le remplaçant parfois par des virgules ou des points de suspension, afin d'adapter le texte aux normes courantes de ponctuation ; les autres ont ajouté des tirets même si le texte source n'en présentait pas, peut-être afin d'imiter le style de Blaga. Il y a même des traducteurs qui, tout en préservant le tiret, ont changé sa fonction au niveau du texte cible. En ce qui suit, nous passerons en revue ces trois tendances et les conséquences qui en découlent au niveau de la transposition du rythme typographique et de l'idiostyle.

3.1. Suppression du tiret

Veturia Drăgănescu-Vericeanu est incohérente dans son style traductif. Par exemple, dans le cas ci-dessous, les tirets sont supprimés systématiquement :

Soarele în răsărit – de	(1) tiret à	Le soleil qui se lève lave dans la
sânge-şi spală-n mare	fonction	mer le sang,
lăncile, cu care a ucis în	créative	des lances avec lesquelles, en sa
goană noaptea,		course, il a tué la nuit,
ca o fiară. (1)		comme un fauve.
Eu	(2) tiret à	Moi,
stau pe ţărm și – sufletul	fonction	je reste sur la berge et mon âme a

 $^{^{\}rm 1}$ « Există o poezie care trebuie citită rar, cu pauze, ca și cum ai descifra-o, ca și cum ar fi scrisă cu ieroglife sau caractere a căror uzanță nu ți-a intrat încă în sânge. »

mi-e dus de-acasă. (2) (<i>La mare</i>) (Blaga 2010, 26)	expressive	quitté sa demeure. (<i>Au bord de la mer</i>) (Drăgănescu-Vericeanu 1974,
		59)

Les deux suppressions successives constituent une double perte en traduction: d'un côté, l'image du soleil qui lave dans la mer les lances avec lesquelles il a tué la nuit perd une partie de sa signifiance; de l'autre côté, le déplacement du paysage marin vers le « paysage intérieur » du moi lyrique est aboli. En d'autres termes, la suppression du tiret entraîne également la suppression de sa fonction créative et, respectivement, expressive. À d'autres occasions, la traductrice remplace tout simplement le tiret par des virgules. De même, elle introduit des tirets dans le texte cible même si le texte source ne présente pas de tels graphèmes, comme nous le montrerons dans la section 3.3.

Dans l'exemple ci-dessous, Jean Poncet ignore la fonction créative du tiret et l'omet, ce qui entraîne une simplification de la métaphore d'origine et un appauvrissement du texte cible. À titre de comparaison, nous citons également la traduction littérale de Drăgănescu-Vericeanu :

Prin vegherile noastre	Au tamis de nos veillées	Par nos veillées – tamis de
– site de in –	nous blutons les heures,	lin –
vremea se cerne, și-o	et leur poussière en	<i>le temps se tamise</i> et une
pulbere albă	tombant	blanche poussière
pe tâmple s-așează. (<i>La</i>	nous blanchit les tempes.	se dépose sur nos tempes.
curțile dorului) (Blaga	(Au seuil du mystère)	(Au manoir de l'ardente
2010, 193)	(Poncet 1996, 148)	langueur) (Drăgănescu-
		Vericeanu 1974, 207)

Par le fait qu'elle simplifie l'image d'origine, la suppression du tiret mène, dans un tel cas, à un nivellement stylistique du texte traduit.

Pourtant, les deux traducteurs cités ci-dessus ne suppriment pas de manière systématique les tirets dans leurs versions. Ce n'est pas le cas du traducteur Philippe Loubière se fait remarquer par l'adaptation du texte source aux normes de ponctuation du français : de cette manière, on observe l'omission constante du tiret et, parfois, son remplacement avec un signe plus conforme à l'usage de la langue cible, tel que la virgule, le point-virgule, les deux points ou les points de suspension. À titre de comparaison, nous présentons dans ce qui suit la traduction de Philippe Loubière et celle de Ştefana et Ioan Pop-Curşeu, fidèle au microcontexte typographique source :

Omission	Nu ți-aș scrie	Peut-être même	J'hésiterais encore
totale du tiret	poate nici acum	maintenant	peut-être à t'écrire
	acest rând,	Ne t'écrirais-je ces	ces lignes,
	dar cocoși au	lignes	mais des coqs ont

D. J.	cântat de trei ori în noapte – și a trebuit să strig []. (Scrisoare) (Blaga 2010, 118)	Mais des coqs ont chanté par trois fois dans la nuit J'ai dû alors crier [] (Lettre) (Loubière 2003, 45)	chanté pour la troisième fois – et dans la nuit il m'a fallu crier []. (<i>Lettre</i>) (Pop- Curşeu 2003, 75)
Remplacement du tiret par une virgule	Ca să nu le sperii – trebuie să te apropii de ele cântând.	Pour ne pas les effaroucher, Tu dois t'avancer vers eux en chantant.	Pour ne pas les effrayer — il faut t'approcher en chantant.
D. J.	Vino – încet. (<i>Pluguri</i>) (Blaga 2010, 107)	Viens, doucement. (Charrues) (Loubière 2003, 23)	Viens – tout doucement. (Charrues) (Pop- Curşeu 2003, 51)
Remplacement du tiret par deux points	Lucruri mici, lucruri mari, lucruri sălbatice – omorâți-mi inima! (<i>Din cer a venit un</i> cântec de lebădă) (Blaga 2010, 115)	Petites choses, Grandes choses, Choses sauvages: percez-moi le cœur! (Du ciel est descendu un chant du cygne) (Loubière 2003, 39)	Choses petites, choses grandes, choses sauvages – tuez mon cœur! (Du ciel est descendu un chant de cygne) (Pop- Curşeu 2003, 69)
Remplacement du tiret par un point-virgule	Știu că unde nu e moarte nu e nici iubire – și totuși te rog []. (<i>Motto</i>) (Blaga 2010, 101)	Je sais que là où la mort n'est pas, l'amour n'est pas non plus ; cependant je T'en prie []. (Exergue) (Loubière 2003, 13)	Je sais que là où il n'y a pas de mort, l'amour manque aussi – je t'en conjure, pourtant []. (Exergue) (Pop-Curşeu 2003, 41)
Remplacement du tiret par des points de suspension	Omule, ţi-aş spune mai mult, dar e-n zadar – şi-afară de-aceea stele răsar []. (<i>Taina iniţiatului</i>) (Blaga 2010, 119)	Homme, je t'en dirais bien davantage, Mais c'est en vain D'ailleurs, des étoiles se lèvent []. (<i>Le</i> secret de l'initié) (Loubière 2003, 47)	Homme, je te parlerais davantage, mais c'est en vain – et puis, les étoiles se lèvent []. (<i>Le</i> <i>mystère de l'initié</i>) (Pop-Curşeu 2003, 77)

On peut observer d'ailleurs, dans l'ensemble du recueil traduit par Philippe Loubière, que les tirets sont omis ou adaptés aux rigueurs de la langue cible (de même, le traducteur « corrige » le texte source et fait commencer chaque vers par une majuscule, ce qui n'est pas conforme au rythme typographique de départ) :

M-aplec peste margine :	Sur le bord je me penche
nu știu – e-a mării	Est-ce le bord de la mer – je ne sais –
ori a bietului gând ? (<i>Un om s-apleacă</i>	Ou bien le bord de mes pauvres
peste margine) (Blaga 2010, 109)	pensées ? (<i>Un être se penche sur le bord</i>)
	(Loubière 2003, 27)
Flori peste fire de mari	Des fleurs à la taille irréelle
îmi luminează în larg –	Brillent à la ronde – auréoles

aureole pierdute pe câmp de sfinții trecutului. (Înviere de toate zilele)	Par les saints du passé dans la plaine perdues. (<i>Résurrection de chaque jour</i>)
(Blaga 2010, 112)	(Loubière 2003, 33)

La reproduction du tiret est, quand même, un phénomène isolé dans la version de Philippe Loubière, qui est plutôt soucieux d'acclimater le texte source, en opérant, par conséquent, une suppression de l'ineffable poétique créé par le tiret.

Un cas à part est constitué par le remplacement des parenthèses du texte source (une autre de l'idiolecte de Blaga) par des tirets, jugés dans un tel cas plus « naturels », peut-être, par le traducteur:

Ești muta, neclintita	Tu es la muette et	Tu es l'immuable, muette
identitate	immuable identité	identité
(rotunjit în sine a este	– Alpha sera toujours	(arrondi sur lui-même le a
(a)	alpha –	reste a)
nu ceri nimic. Nici	Tu ne demandes rien. Ni	Tu ne demandes rien. Pas
rugăciunea mea.	même ma prière.	même une prière de moi.
(<i>Psalm</i>) (Blaga 2010,	(Psaume) (Loubière	(Psaume) (Pop-Curşeu 2003,
104)	2003, 17)	45)

Nous considérons, pourtant, que la suppression systématique du tiret et son adaptation aux normes de ponctuation de la langue cible est une perte stylistique dans la traduction. La présence de ce graphème dans le texte source n'est pas accidentelle : pour cette raison, la poésie de Blaga devrait être traduite en gardant, si possible, son étrangeté, y compris au niveau visuel du signifiant poétique.

3.2.Changement de la fonction du tiret

Dans la version de Sanda Stolojan on constate que le graphème change de fonction. Bien que la traductrice s'avère être, en général, conservatrice, dans l'exemple suivant elle ressent le besoin de « se déculpabiliser » pour avoir gardé le tiret dans le texte traduit, en introduisant la conjonction « car » juste après :

Eu cânt –	Moi je chante – <i>car dans</i>	Je chante –
semne, semne de	l'air	il y a des signes, des signes de
plecare sunt. (Semne)	il y a des signes, des	départ. (<i>Signes</i>) (Miclău
(Blaga 2010, 130)	signes de départ. (Signes)	1978, 305)
	(Stolojan 1992, 53)	

La traductrice interprète à sa façon le texte de Blaga; si l'on compare sa version avec la traduction littérale de Miclău, on observe un ajout sémantique important, qui pourrait être qualifié d'infidélité: en lisant sa version, on comprend qu'entre l'apparition des signes de départ et la chanson du poète il y a une relation du type cause-effet. Pourtant, dans

le texte source, la fonction du tiret est purement ornementale, tandis que Sanda Stolojan lui confère une fonction explicative, ce qui mène à un écart sémantique important. Parfois, il s'agit d'un tiret ajouté :

Mocnind sub copaci	Tapi sous les mélèzes, Dieu	Couvant sous les arbres
Dumnezeu se face mai	se fait tout petit –	Dieu se fait plus petit
mic	il attend les champignons	pour que les champignons
să aibă loc ciupercile	rouges	rouges
roșii	qui pousseront à l'abri de	puissent pousser sur son
să crească subt spatele	son dos. (Dans les	dos. (Dans les montagnes)
lui. (<i>În munți</i>) (Blaga	montagnes) (Poncet 1996,	(Miclău 1978, 327)
2010, 141)	122)	

Comme nous avons montré dans la seconde partie de l'étude, Blaga ne voyait que rarement dans le tiret un moyen d'introduire une explication dans le discours; le tiret est, en effet, une marque d'originalité stylistique, dont l'emploi est rarement transparent. Si les traducteurs interprètent parfois le tiret comme le seuil d'une explicitation, cela nous montre que la signification de ce graphème au sein de l'idiostyle leur est parfois méconnue. C'est peut-être justement parce qu'ils ont affaire à un tel écart par rapport aux normes de ponctuation qu'ils choisissent de « justifier » la préservation du graphème, lui attribuant une fonction explicative. En d'autres termes, il vaudrait mieux ne pas choquer le lectorat cible.

3.3. Ajout du tiret

Veturia Drăgănescu-Vericeanu utilise un tiret même si le texte source n'en comporte pas un :

Nu-mi presimți văpaia	Ne pressens-tu pas la	Ne pressens-tu pas ma
când în brațe	flamme quand dans mes	flamme quand tu trembles
îmi tremuri ca <i>un picur</i>	bras	dans mes bras comme une
de rouă-îmbrățișat	tu es tremblante comme	goutte
de raze de lumină ?	une goutte	de rosée qu'embrassent
(Nu-mi presimți ?)	de rosée – enserrée	les rayons de lumière ? (<i>Ne</i>
(Blaga 2010, 34)	par des rayons de lumière ?	pressens-tu pas ?) (Miclău
	(Ne pressens-tu pas ?)	1978, 159)
	(Drăgănescu-Vericeanu	
	1974, 69)	

On pourrait dire que la traductrice aspire à imiter le style de Blaga; pourtant, une explication plus plausible est qu'elle confond le simple trait d'union roumain, qui facilite l'élision des termes « rouă » et « îmbrățișat », avec le tiret proprement-dit, marque de l'idiostyle, ce qui mène au brouillage stylistique.

Par contre, dans les situations commentées ci-dessous, l'intention de la traductrice d'imiter l'idiostyle de Blaga par l'emploi du tiret est évidente :

[] o undă Vrea să te cuprindă și nisipuri prind să fiarbă. (<i>I. Pan</i> către nimfă) (Blaga 2010, 86)	[] une onde s'efforce de t'enserrer — prêt à bouillir, le sable s'exacerbe. (<i>I. Pan à la nymphe</i>) (Drăgănescu-Vericeanu 1974, 111)	[] une onde tend ses bras et les sables bouillonnent. (<i>I Pan à la nymphe</i>) (Miclău 1978, 237)	Le tiret remplace la conjonction « şi » (« et ») dans la traduction de Veturia Drăgănescu-Vericeanu. Il convient de remarquer la longueur de cette version par rapport à la traduction de Paul Miclău, plus naturelle, et la présence du néologisme « s'exacerber », qui rend le message poétique trop lourd, à la limite du compréhensible.
Rune, pretutindeni rune, Cine vă- nseamnă, cine vă pune ? (Rune) (Blaga 2010, 179)	Runes, partout des runes — là et ici — qui vous appose, qui vous inscrit ? (Runes) (Drăgănescu- Vericeanu 1974, 197)	Runes, partout runes, qui vous trace, qui vous assume? (Runes) (Stolojan 1992, 99)	La traductrice introduit deux déictiques, « là et ici », encadrés par des tirets, pour des raisons prosodiques (préservation de la rime du texte source). Pourtant, la rime peut être recréée dans la traduction sans faire appel à un tel artifice – comme on peut observer dans la traduction de Sanda Stolojan.
Cu linguri de lemn zăbovim lângă blide []. (La curțile dorului) (Blaga 2010, 193)	[] avec des cuillères – en bois, nous nous attardons près des *écueles. (Au manoir de l'ardente langueur) (Drăgănescu- Vericeanu 1974, 207)	Avec nos cuillères de bois nous traînons près des écuelles [] (Au seuil du mystère) (Poncet 1996, 148)	La traductrice sent le besoin d'insérer un hiatus avant le complément du nom. À notre sens, ce choix est bizarre, parce qu'il ne s'agit ni de la restitution d'une figure, ni d'une modulation de la voix du texte. À remarquer aussi la coquille « écueles » (au lieu d'« écuelles »).

Un autre traducteur, poète à son tour, qui imite parfois l'idiostyle de Blaga, afin de conférer une poéticité plus importante au texte cible est Jean Poncet. Suivant le modèle du poète traduit, le poète-

traducteur recrée dans la langue cible une métaphore du texte source, par l'insertion d'un tiret. À titre de comparaison, nous présentons la version de Paul Miclău, plus conservatrice :

<i>Pământu-ntreg e</i> numai	Terre – champ de blé	La terre entière est un champ
lan de grâu	et stridence de	de blé
și cântec de lăcuste.	criquets. (Été) (Poncet	et une symphonie de
(Vară) (Blaga 2010, 67)	1996, 70)	sauterelles. (Été) (Miclău
		1978, 211)

Le verbe *a fi* (« être ») est remplacé par un tiret à fonction créative, à la manière de Blaga, ce qui augmente la poéticité du texte français.

Paul Miclău, un traducteur qui « transcrit » fidèlement les tirets dans le texte cible, surprend parfois par son choix d'introduire dans le texte traduit des tirets à fonction créative :

Și truda lor e rugăciune. (Cariatide)	Leur <i>prière – travail</i> ardent.
(Blaga, 2010 : 345)	(<i>Cariatides</i>) (Miclău, 1978 : 483)

Ce choix inédit ne fait qu'augmenter la poéticité, sans porter atteinte à l'idiostyle de l'auteur; bien au contraire, cette marque typographique est valorisée davantage et la figure d'origine reste intacte, sauf le verbe, qui est effacé.

L'analyse du corpus nous a montré que des ajouts tels que ceux analysés ci-dessus ne se constituent pas comme des décisions traductives récurrentes. Par contre, un traducteur qui emploie de manière constante le tiret, même si le graphème n'existe pas dans le texte source, est Paula Romanescu. Dans le cas suivant, la traductrice omet les guillemets du texte source et introduit un tiret pour mettre en valeur le mot « l'Impénétrable » :

[] dat-a	[] Quand <i>Lui</i> –	[] fit
un semn <i>Nepătrunsul</i> :	l'Impénétrable –	un signe <i>l'Impénétrable</i> :
« Să fie lumină!»	Fit un signe	« Que la lumière soit!»
(Lumina) (Blaga 2010,	Et la Lumière fut.	(La lumière) (Miclău
20)	(Romanescu 1998, 7)	1978, 127)

On pourrait considérer qu'il s'agit, à nouveau, d'une ambition d'imiter l'idiostyle source et d'augmenter la poéticité. Pourtant, l'analyse globale du corpus nous montre que cette ambition est manifestée en défaveur de la transposition du sens. Par exemple, la traductrice insère systématiquement dans le texte cible des tirets à fonction créative, donnant naissance à des figures qui n'existent pas dans le texte source. À nouveau, un parallèle entre la traduction de Paula Romanescu et la traduction plus littérale, voire conservatrice, de Paul Miclău, met en évidence la différence entre les philosophies traductives de ces deux traducteurs :

Din streașina curat-a veșniciei cad clipele ca picurii de ploaie. (Dar munții – unde-s ?) (Blaga 2010, 32)	Du clair auvent de l'éternité Les secondes tombent – vraies gouttes de pluie. (Et les montagnes où sont- elles ?) (Romanescu 1998, 9)	Comme des gouttes de pluie, les instants tombent de l'auvent pur de l'éternité. (Et les montagnes – où sontelles ?) (Miclău 1978, 155)
[] și-n pieptu-mi larg credința mea o sorb puternică din soare. (Dar munții – unde-s?) (Blaga 2010, 32)	Et dans mon âme s'installe la foi – Lumière venue du saint soleil. (Et les montagnes où sont-elles ?) (Romanescu 1998, 9)	Et ma large poitrine tire du soleil sa puissante foi. (Et les montagnes – où sontelles ?) (Miclău 1978, 155)
Nebun, ca niște limbi de foc eu brațele-mi întind []. (Noi și pământul) (Blaga 2010, 27)	Fou de joie, Je tends mes bras – vraies langues de feu – []. (Nous et la terre) (Romanescu 1998, 35)	Fou, Comme des langues de feu je tends mes bras []. (Nous et la terre) (Miclău 1978, 145)
Sufletul lui e în căutare în mută, seculară căutare []. (Autoportret) (Blaga 2010, 225)	Son cœur – une quête muette et éternelle []. (Autoportrait) (Romanescu 1998, 58)	Son âme est en quête, une quête éternelle et muette []. (Autoportrait) (Miclău 1978, 425)
Numai sângele meu strigă prin păduri după îndepărtata-i copilărie ca un cerb bătrân după ciuta lui pierdută în moarte. (În marea trecere) (Blaga 2010, 106)	Mon sang seulement – vieux cerf En quête de sa biche Perdue dans la mort, Appelle et crie À travers la forêt Son enfance éloignée. (Dans le grand passage) (Romanescu 1998, 72)	Mon sang brame tout seul à travers le bois Après son enfance en allée, Comme un vieux cerf Après sa biche dans la mort perdue. (Au fil du grand parcours) (Loubière 2003, 21)
În limpezi depărtări aud din pieptul unui turn cum bate ca o inimă un clopot []. (Gorunul) (Blaga 2010, 23)	Aux lointains clairs j'entends le glas – Un cœur qui bat dans la poitrine d'une tour – []. (Le chêne) (Romanescu 1998, 80)	Dans le clair lointain j'entends sonner une cloche comme un cœur qui bat dans la poitrine d'une tour []. (Le chêne) (Miclău 1978, 135)
Petale par scoicile []. Zeițe de mare [] pe- aici și-au lăsat vestigii, pleoapele. (Scoici) (Blaga 2010, 328)	Des pétales – les coquilles []. Les déesses de la mer [] y laissèrent seuls vestiges – Leurs paupières. (Les coquilles) (Romanescu 1998, 91)	Pétales semblent les coquilles []. Déesses marines [] ont laissé ici comme vestiges, leurs paupières. (Coquilles) (Miclău 1978, 479)

Au niveau du rythme typographique, on observe que, dans la traduction de Paula Romanescu, les signes de ponctuation sont tous modifiés, déplacés ou abolis, le découpage des vers n'est pas gardé et la création, ou, plutôt, la recréation des figures comporte

systématiquement des tirets. Vu que les contraintes du texte source sont constamment violées et que la traductrice (poétesse à son tour) choisisse d'élaborer un autre poème sur la structure du poème de Blaga, nous pouvons conclure qu'il s'agit d'un cas intéressant de réécriture personnelle. En d'autres mots, Paula Romanescu ne traduit pas, mais crée une tout autre œuvre, qui a comme modèle le texte de Blaga.

Une observation intéressante peut être formulée ici : si la traduction de la poésie est, d'habitude, recréation, cette recréation, au sens restreint du terme (en tant que méthode de traduction), a, à son tour, des limites. Si la recréation est mise en œuvre pour prouver un don artistique, au détriment de la fidélité au sens du texte source, il ne s'agit plus d'une traduction, mais d'une (ré)écriture personnelle.

4. Conclusion

L'analyse que nous avons menée montre que le tiret (à fonction créative, expressive ou décorative) représente une marque de l'idiostyle de Blaga, qui ne doit pas être occultée en traduction. Tout en étant un élément qui relève du microcontexte typographique, le tiret instaure un hiatus et mène le lecteur vers le non-dit et l'implicite. Une décision de supprimer le tiret ou de le remplacer, par exemple, par des virgules ou des points de suspension, afin de « normaliser » la ponctuation du texte (c'est le choix de Philippe Loubière) ne fait qu'altérer la signifiance du poème source, niveler le rythme typographique et modifier la perception du lecteur cible sur le style du poète roumain.

À part la suppression, d'autres « audaces » du traducteur sont représentées par la modification de la fonction du tiret (lui attribuer, par exemple, une fonction explicative, si l'importance stylistique de ce graphème est méconnue) et par l'ajout systématique de tirets, ce qui pourrait transformer la traduction dans une (ré)écriture personnelle (c'est le cas de Paula Romanescu). Un cas intéressant pour la recherche traductologique est constitué par l'influence exercée par un poète traduit (Lucian Blaga) sur un poète-traducteur (Jean Poncet) : parfois, en tant qu'option personnelle, un poète-traducteur choisit d'imiter l'idiostyle du poète traduit, en ajoutant, occasionnellement, des tirets à fonction créative dans son texte-traduction, sans altérer l'image d'origine, ce qui augmente la poéticité.

Vu les multiples valeurs associées au tiret dans la poésie de Blaga, une approche profitable est celle de le récupérer en tant que tel dans la traduction. C'est surtout la suppression des tirets à fonction créative et expressive qui nous semble être le « péché » le plus grave : dans le premier cas, on perd une partie de la signifiance de la figure introduite par le tiret, tandis que, dans le deuxième, on annule une modulation de la voix du texte. En d'autres termes, dans le cas de cette

poésie, le tiret est une contrainte profitable : sa transcription fidèle ne fait que garder la signifiance du poème en traduction.

Références bibliographiques

ALBRECHT, Jörn. « Rime et traduction ». *Poésie, traduction, retraduction*. Actes des journées d'étude organisées en 2003, textes réunis par Christine Lombez; cahier coordonné par Roger Sauter, Université Montpellier III. Montpellier: Praxiling, 2004: 11-27.

BLAGA, Lucian. Discobolul, Bucarest: Publicom, 1945.

BERMAN, Antoine. *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*. Paris : Éditions du Seuil, 1995.

ETKIND, Efim. *Un Art en crise : essai de poétique de la traduction poétique*. Traduit par Vladimir Troubetzkoy avec la collaboration de l'auteur. Lausanne : l'Âge de l'homme, 1982.

INDRIES, Alexandra. Corola de minuni a lumii. Interpretare stilistică a sistemului poetic al lui Lucian Blaga. Timișoara: Facla, 1975.

LOUBIERE, Philippe. *Traduire « În marea trecere » de Lucian Blaga (1895-1961)*. Étude déposée. Paris, 2002.

MESCHONNIC, Henri. « L'enjeu du langage dans la typographie ». *Poétique et poésie*, « Littérature », n°. 35, 1979 : 46-56.

PONCET, Jean (dir.). Lucian Blaga ou le chant de la terre et des étoiles. Horssérie de la revue Sud, articles de G. Astalos, E. B. Steiciuc et alii. Marseille: Sud, 1996.

PREVERT, Jacques. Arbres. Paris: Gallimard, 1976.

RIFFATERRE, Michael. *Sémiotique de la poésie*. Traduit de l'anglais par Jean-Jacques Thomas. Paris : Seuil, 1983.

Corpus

BLAGA, Lucian

Poèmes. Traduction et Avant-propos par Veturia Drăgănescu-Vericeanu. București : Editura Minerva, 1974.

Poemele luminii/Les poèmes de la lumière. Volume bilingue; sélection, traduction et avant-propos par Paul Miclău; préface et note biographique par Romul Munteanu. București: Editura Minerva, 1978.

L'Étoile la plus triste. Traduction de Sanda Stolojan. Paris : Orphée, La Différence, 1992.

65 poèmes. Traduit par Paula Romanescu, Timişoara : Helicon, 1995. « Le Grand Passage », suivi de Nichita Stănescu — « Une vision des sentiments ». Marseille : Autres Temps, 2003.

Au fil du grand parcours. Traduit par Philippe Loubière. Pitești : Editura Paralela 45, 2003.

Opera poetică. București: Humanitas, 2010.